

Ce matin nous vous invitons à vivre avec nous, une grande saga historique, suivie d'une épopée que les scénaristes hollywoodiens peuvent nous envier,

Certains parmi nous pourront penser qu'une planche sur Saint Simon et le saint simonisme, ne peut être à propos en maçonnerie. Ce dilemme fut celui que nous avons vécu Jean Luc et moi par nos discussions depuis plusieurs années.

Nous avons choisi ce sujet car il nous apparaissait important dans le cadre de Mare Nostrum qu'une approche sociale et humaniste soit prise en compte au regard des travaux qui ont concernés le bassin méditerranéen.

Au delà de la séduction du thème, nous ressentions un malaise du essentiellement aux non-dits historiques qui masquent les conséquences de l'application d'une volonté philosophique et ses expériences sur l'humain, et ce fut à notre avis le cas de la doctrine saint simonienne..

Accepter cette réalité face au saint simonisme, induit un mal être pour un franc maçon qui est impliqué quotidiennement dans sa démarche humaniste, conforme à son engagement auprès de la Grande Loge de France.

Fallait t'il occulter ce sujet , qui par son histoire implique nos responsabilités notamment dans le bassin méditerranéen, là ou tout a été appliqué avec la certitude que notre civilisation ne pouvait qu'être bonne pour les autres.

Car malgré nos doutes nous sommes là aux racines de la modernité. À telle enseigne qu'à ne prendre que l'actuelle campagne électorale, tous les thèmes abordés par les candidats, hormis la sécurité et l'immigration dans lesquels se vautre l'extrême droite, ont été déjà pensés par les saint-simoniens : le rôle régulateur de l'état, la propriété des moyens de production, le féminisme, le libéralisme, l'Europe, l'Orient, l'islam, l'enseignement...

Nous procéderons suivant un plan précis défini comme suit :

1. Saint Simon et les Origines de sa pensée

Approche de la doctrine de Saint Simon.

les disciples, les continuateurs, les concurrents.

2. LE SAINT SIMONISME

La découverte d'un « autre Orient »

La colonisation par l'association

Politique indigène contre colonisation

Algérie française contre Royaume arabe

3. Conclusion.

1. Saint Simon et les Origines de sa pensée.

Né à Paris, en 1760, Claude Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon, lointain cousin du mémorialiste Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, apparaît à la fois comme le dernier encyclopédiste du XVIIIe siècle et comme le premier socialiste français de l'ère industrielle. « Industriel », ce grand seigneur l'est lui-même, du moins au sens saint-simonien du mot: c'est-à-dire toujours lancé dans la vie active. *Ayant participé à la guerre d'indépendance américaine et à la Révolution française, il rêve dans un premier temps de réformer les sciences de la nature, de l'homme et des sociétés sur les principes de la physique (Lettres d'un habitant de Genève, 1802). Ruiné, il change de projet en 1814, se concentrant sur l'analyse des problèmes de la société. Il veut terminer la révolution grâce à une organisation sociale pacifique et durable. L'industrie, au sens d'ensemble des activités productives, devient son mot clef. Il l'oppose dans sa Parabole de 1819 aux classes "parasites", celles des non producteurs. Il rédige Le Nouveau Christianisme afin de prôner une nouvelle religion unissant les hommes avant de s'éteindre en 1825.*

Il se montre à la fois l'héritier des Lumières et un des premiers prophètes de l'âge romantique, autrement dit en rupture avec les Lumières. Précurseur de la sociologie avec son introduction de la notion de classe sociale, il donne la priorité aux arguments économiques sur le reste de la vie sociale dans son analyse, ce qui en fait aussi un inspirateur de la technocratie. Un élément fondamental est sa distinction entre époques organiques où se réalise une synthèse, comme le Moyen-Age et périodes critiques où l'accent est mis sur l'analyse, COInue la Révolution.

Il «entreprind». Il se ruine, s'enrichit, se ruine de nouveau, et vit enfin du mécénat de l'amitié.

Ce grand seigneur d'entreprise est aussi un grand seigneur libéral. Son libéralisme proclamé le place du côté des patriotes pendant la Révolution française. Il reste libéral sous l'Empire et la Restauration, mais d'un libéralisme qui, finalement, le porte à rompre avec les libéraux. Car son libéralisme est social, et l'on retrouve ici ses choix fondamentaux.

Chez lui, le progressisme intellectuel conduit au progressisme politique et social. Peut-être a-t-il été tout jeune l'élève personnel du plus grand des encyclopédistes: d'Alembert. Sûrement, l'Encyclopédie le façonne, et le disciple aspire à en être le continuateur.

De même que le grand monument inachevé avait donné un point d'appui central à la génération des Lumières, de même Saint-Simon vise tout d'abord à constituer une synthèse scientifique et philosophique qui puisse jouer un rôle analogue pour le nouveau siècle. Analogue, mais répondant à des problèmes qui ont changé.

Il n'a plus, comme l'autre Encyclopédie, à ruiner la Genèse, mais à transformer la société fondée sur l'exploitation. Son encyclopédisme sera celui de la «science de l'homme». C'est encyclopédiste, politique, économiste, humaniste, prophète, et Messie de l'ère industrielle qu'il s'annonce!

Tel nous apparaît Saint-Simon, à la jonction des deux siècles. C'est un «homme-frontière». Il se dit le témoin d'une «époque de transition». En transition, en évolution lui-même.

En évolution son libéralisme. De transition son «socialisme» - le mot n'est pas encore né. S'agit-il d'un libéralisme social? d'un pré socialisme? On peut hésiter.

Mais la Doctrine de Saint-Simon, prêchée par les saint-simoniens immédiatement après la mort du maître, fait corps avec son oeuvre et s'épanouit en socialisme.

Il convient donc d'aborder Saint-Simon tel qu'il fut et tel qu'il va être, c'est-à-dire dans le mouvement de la pensée socialiste; en mettant tout d'abord en relief l'apport théorique du «fondateur», jusqu'à sa mort, à Paris, en 1825; puis l'apport de ses disciples, parmi lesquels Bazard et Enfantin, parfois essentiel à l'histoire de la pensée économique du socialisme, et qui s'échelonne, de l'Exposition de la doctrine à la diaspora saint-simonienne de 1832.

La théorie des classes sociales chez Saint-Simon met l'accent sur l'exploitation d'une immense majorité des travailleurs de toute nature par une faible minorité d'oisifs.

Il croit qu'avec la masse, une élite de Lumières, à la fois intellectuelle et professionnelle, issue pour la plus grande part du monde des chefs d'entreprise, délivrera de cette exploitation, la société tout entière et organisera progressivement le règne de l'abondance et du travail.

Saint-Simon présente cette société antithétique, dichotomique, qui réapparaîtra dans l'analyse et la propagande socialistes des écoles ou partis du XIXe siècle. Son vocabulaire comme celui de bien d'autres théoriciens, Marx y compris flotte d'ailleurs en matière de «classes». On y voit figurer tour à tour, et dans des sens très voisins, les termes de classe et de parti.

Il convient donc de définir la terminologie de Saint Simon :

Il y a les «cultivateurs» qui forment une classe, les «fabricants» aussi, sans oublier les «prolétaires». Mais finalement, au-delà des mots, des subdivisions et des nuances, pour lui deux classes fondamentales s'opposent: une pincée d'exploiteurs, une multitude d'exploités.

Exploiteurs sont tel qu'il l'exprime les «oisifs», les «propriétaires-rentiers», les «frelons», les «sangsues de la nation», les gens du «parti antinational»: en somme toute la pointe de la pyramide sociale de l'Ancien Régime politique et du vieux régime économique, tous ceux qui n'«entreprennent» rien, tous les *non-producteurs* qui continuent de vivre «noblement» ou «bourgeoisement». Il dénonce l'idéologie qui imprègne ce parti de «rétrogrades», où foisonnent, sous la Restauration, «les nobles qui travaillent au rétablissement de l'Ancien Régime, ceux des prêtres qui font consister la morale dans la crédulité aveugle aux décisions du pape et du clergé et les juges qui soutiennent l'arbitraire, les militaires qui leur prêtent main forte.

Il se montre à la fois l'héritier des Lumières et un des premiers prophètes de l'âge romantique, autrement dit il est en rupture avec les Lumières.

Précurseur de la sociologie avec son introduction de la notion de classe sociale, il donne la priorité aux arguments économiques sur le reste de la vie sociale dans son analyse, ce qui en fait aussi un inspirateur de la technocratie.

Un élément fondamental est sa distinction entre époques organiques où se réalise une synthèse, comme le Moyen-Age et les périodes critiques où l'accent est mis sur l'analyse, comme la Révolution.

Approche de la doctrine de Saint Simon.

À l'« aristocratie nobiliaire », qu'elle soit d'Ancien Régime ou d'Empire, Saint-Simon oppose les propriétaires nouveaux que sont les acquéreurs de biens nationaux.

Ce « parti national », il va bientôt vouloir le renforcer de l'aide de tous ceux qui produisent.

Saint-Simon regarde encore ici au moins autant vers le XVIIIe que vers le XIXe siècle: pour lui, l'exploitation ne se fait pas au détriment du salaire et à l'avantage du profit, mais à l'avantage de la rente et au détriment de la société tout entière.

Car si l'aristocratie terrienne exploite et domine le monde paysan, elle exploite et domine aussi l'État, l'administration,. Il écrit «L'art de gouverner [...] est réduit à donner [aux] frelons la plus forte portion du miel prélevé sur les abeilles.»

Dans la revue l'Industrie, publiée irrégulièrement de décembre 1816 à mai 1818, il énonce les grands principes de la philosophie à laquelle il est arrivé.

L'industrie, c'est le travail quel qu'il soit, guidé par l'intelligence humaine, qu'il soit manuel ou intellectuel, agricole, industriel ou commercial.

Pour lui, le terme industriel a le même sens que le terme producteur. Le paysan qui travaille est un producteur qu'il faut protéger contre le propriétaire rentier. C'est sur tous ces producteurs qu'il propose de reconstruire la société nouvelle, il dénonce ceux qui possèdent sans travailler, que ce soit les propriétaires non exploitants ou les actionnaires vivant de dividendes.

En novembre 1819, le texte plus tard connu sous le nom de Parabole lui vaut à la fois des poursuites et la notoriété. Il y écrit : Inutiles à la nation sont tous ceux qui ne produisent pas : princes de la Cour et de l'Église, officiers et juges.

Indispensables à la nation sont les travailleurs les plus modestes, des champs ou de l'atelier.

Mais qu'on ne croie pas Saint-Simon d'un anticapitalisme sommaire. Dans la cité qu'il veut, les banquiers auront un rôle éminent. Des chefs d'industrie auxquels il s'adresse sans relâche, seul le baron Guillaume Louis Ternaux (1763-1833) s'intéresse à ses travaux et les subventionne.

Finalement, la sociologie de Saint-Simon culmine dans une sorte de philosophie sociale.

Il dit, *La société moderne est une société où la création collective peut seule retenir ensemble, en les transformant en rouages, et si possible en rouages enthousiastes de la machine sociale, des hommes qui ne sont plus des particules immuables enfermées dans le cadre rigide de la tradition.*

Mais alors, le problème essentiel devient celui de la découverte des buts :

Il ajoute : « *L'objet capital des travaux des publicistes doit être aujourd'hui de fixer les idées sur la direction que la société doit prendre* ». Alors la société industrielle réalisera les espoirs de la Révolution française : *les hommes, frères en création, égaux par le travail, seront libres parce que tous coopéreront dans la même oeuvre de libération de l'humanité.*

En effet, l'idée d'où part Saint-Simon et qui domine toute sa doctrine, c'est qu'un système social n'est que l'application d'un système d'idées.

« Les systèmes de religion, de politique générale, de morale, d'instruction publique ne sont, dit-il, autre chose que des applications du système des idées ou, si on préfère, c'est le système de la pensée considéré sous différentes faces »

Il précise :

Les peuples s'organisent et doivent s'organiser différemment suivant la manière dont ils se représentent l'univers et eux-mêmes, selon qu'ils voient par exemple, dans la réalité, la création d'une libre volonté ou le produit d'une loi nécessaire, suivant qu'ils admettent un ou plusieurs dieux. La forme de chaque société dépend donc de l'état de ses connaissances.

les disciples, les continuateurs, les concurrents.

Il convient de distinguer dans la postérité des idées de Saint SIMON ,

LES SAINT SIMONIENS des autres penseurs tels que, **COMTE , PROUDHON, FOURRIER, GODIN. DURKHEIM.**

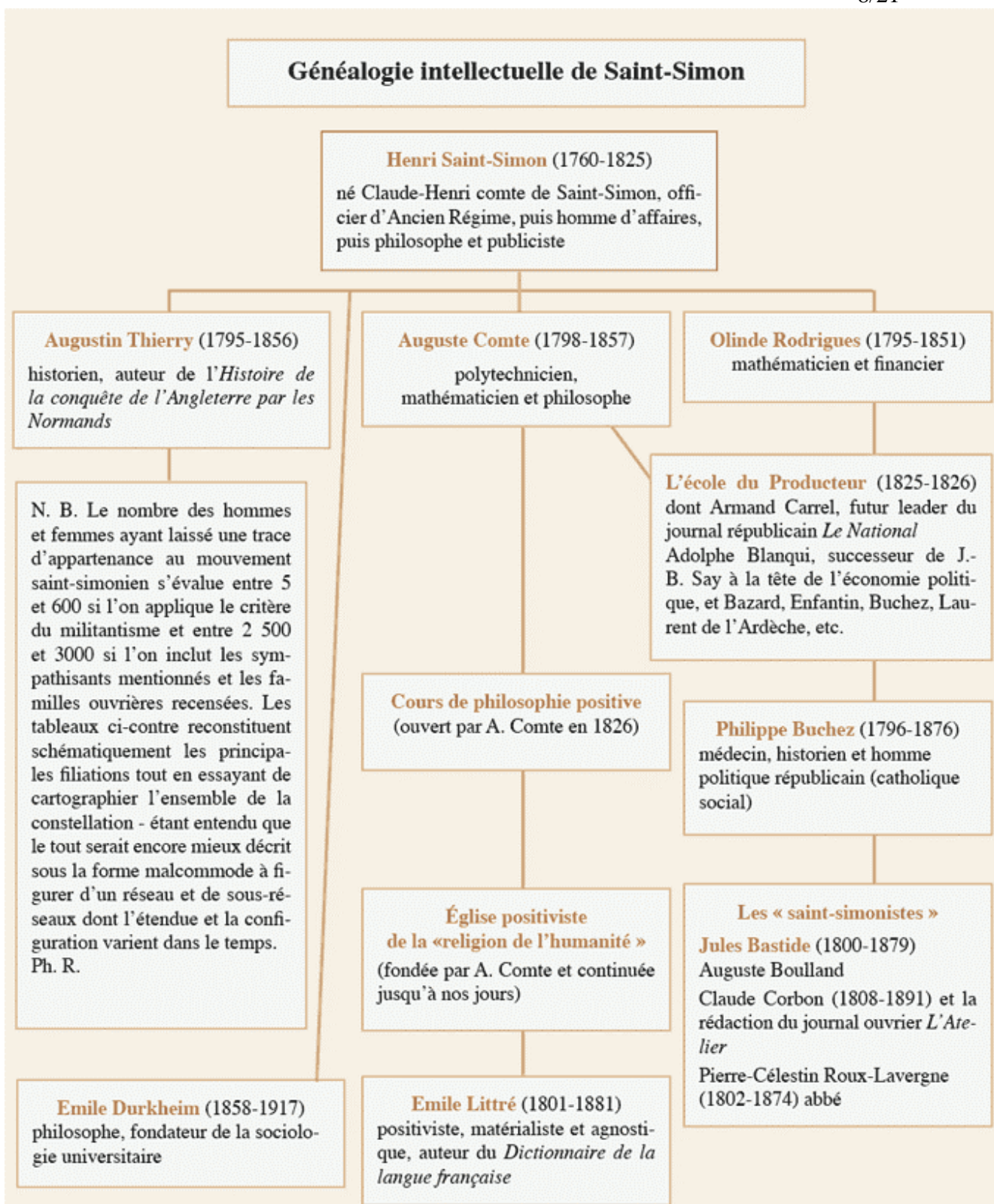
Ces derniers héritiers malgré eux, de Saint-Simon, ont développé des pensées et des expériences collectives qui ne se revendiquent pas directement de la pensée saint-simonienne, lorsqu'elles ne la maltraitent pas,

Si elles ne sont pas toujours assumées, les postérités de Saint-Simon et des saint simoniens sont pourtant diverses. Outre les influences du saint-simonisme dans l'industrie, les transports et la finance sous le Second Empire, on peut citer aux XIXe et XXe siècle en France :

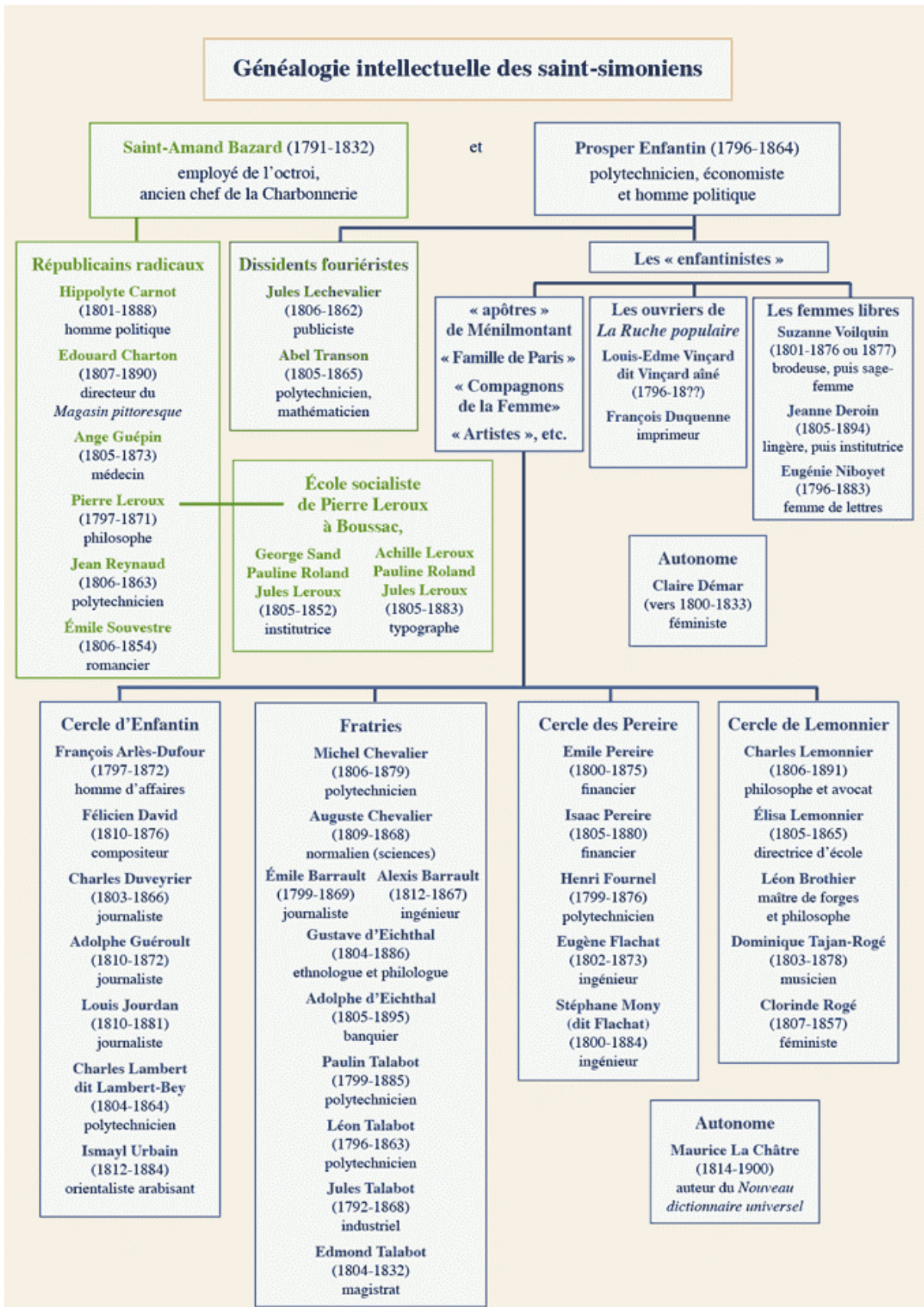
Le positivisme d'Auguste Comte, la pensée anarchiste de Proudhon qui se réfère à Saint-Simon pour sa théorie du dépérissement de l'État ,le socialisme de Leroux et de Marx, qui défendent eux un retour aux textes de Saint-Simon tout en caricaturant sa pensée en "socialisme utopique", la "physiologie sociale", un courant de la sociologie ouvert par Durkheim, pour qui Saint-Simon est un penseur comparable à Descartes, Emile Durkheim n'hésitait pas, en effet, à affirmer la préséance de Saint-Simon dans l'histoire de la constitution de la science sociale, en proclamant

que «*c'est à Saint-Simon que revient l'honneur d'en avoir, le premier, donné la formule*», les courants socialistes des années 1920-1930, le marxisme des années 1960, jusqu'au courant de la "deuxième gauche" socialiste.

Proudhon quant à lui, se réfère explicitement à Saint-Simon pour sa théorie du dépérissement de l'État, mais qualifie de "pourriture saint-simonienne et démocratique" le saint-simonisme,; quant à Fourier, ce sont les saint-simoniens qui vont chercher chez lui l'idée que l'individu social doit être un couple homme-femme.



2. LE SAINT SIMONISME.



L'aventure des saint-simoniens commence avec le journal *Le producteur*, dès le 1er juin 1825. Le principal disciple, Glinde Rodrigues, est éclipsé par Prosper Enfantin (1796-1864) et Saint-Amand Bazard, les deux meneurs de ce nouveau mouvement.

Le journal publie beaucoup d'articles d'économie politique, réclamant le développement du crédit ou encore une association des hommes dans le travail et non les luttes de la libre concurrence.

Mais ils traitent bien d'autres thèmes et prennent des libertés avec leur inspirateur. Ils recherchent une société hiérarchisée aujourd'hui nous dirions technocratique fondée sur l'industrie, dans laquelle le politique cède la place au scientifique et au technique. Si le journal cesse de paraître au bout d'un an, il a donné une impulsion décisive au mouvement qui voit les adhésions se multiplier.

Autour de 1830, la communauté, sous la direction de Bazard et Enfantin, tente de réunir son dogme dans une *Doctrine de Saint-Simon* qui est en fait une réinterprétation des thèses du comte.

Le saint-simonisme s'y affirme comme un message d'espoir, à la fois scientifique, religieux et philosophique, une réponse globale aux problèmes de l'homme et de la société.

La réflexion historique y est développée autour des époques organiques et critiques. Dans les premières, l'humanité s'assigne un but et la synthèse est aussi entre la société et la religion.

Les secondes font triompher l'incertitude, la désunion et l'individualisme. Les saint-simoniens veulent donc provoquer une association matérielle et spirituelle dans une nouvelle époque organique faisant suite à l'époque critique de la Réforme, des Lumières et de la Révolution. Ils visent à une organisation pacifique du travail fondée sur la répartition rationnelle des facteurs de production et proposent donc une évolution de la propriété privée, mais qui ne passe pas par la collectivisation.

Ils remettent en cause l'héritage et ont pour devise: "A chacun selon ses capacités; à chaque capacité selon ses oeuvres". L'égalité théorique des Lumières est donc niée dans une conception hiérarchique de la société où la liberté est également très limitée: pour eux, il existe trois classes de producteurs (industriels, savants et artistes) et des chefs, les prêtres. Il s'agit bien d'une théocratie panthéiste, plus encore que d'une technocratie.

Les saint-simoniens se consacrent à la constitution de cette doctrine, hors de la "scène politique" Jusqu'en 1830. Ils espèrent un bouleversement par en haut, par les élites. Mais suite à la révolution de juillet, le mouvement acquiert une stature politique avec son succès inattendu dans le peuple. Le journal *Le Globe* passe à cette époque entre leurs mains.

Entre secte religieuse et mouvement d'opinion, les saint-simoniens connaissent alors leur apogée en 1831-32 (500-600 membres avérés). Le mouvement s'est structuré, hiérarchisé et élargi vers les ouvriers.

Les saint-simoniens sont sans doute les premiers à développer de façon aussi élaborée des techniques de propagande qui leur permettent de toucher un important et très divers réseau de sympathisants : cours publics avec de brillants orateurs,

missions en province et à l'étranger, salons, presse (*L'Organisateur* puis *Le Globe*), livres, brochures, tracts, hymnes et chansons.

Les saint-simoniens bénéficient de multiples autres facteurs, dont la propagation par des réseaux de sociabilité.

Différents groupes sociaux sont particulièrement concernés par le mouvement. (FM)

Les capacités, avec surtout les polytechniciens, sont séduits par les thèses économiques et spirituelles et réagissent aux frustrations de leur manque de pouvoir ou leur insatisfaction à l'égard de la situation de l'époque.

Des femmes sont attirées par l'émancipation qu'on leur promet mais sont assez vite déçues par les ambiguïtés du mouvement. Les ouvriers connaissent souvent la même logique d'espérance puis de désillusion. Très encadrés au sein d'un mouvement paternaliste et charitable mais leur laissant peu de liberté, ils cherchaient souvent à fuir la grande misère.

Une deuxième période du saint-simonisme s'ouvre à la fin de l'année 1831, période d'évolution chaotique. Le basculement d'une période à l'autre se fait par le "schisme" de Bazard.

Ce dernier réprovoque en effet la doctrine de liberté sexuelle totale d'Enfantin et les stratégies de pouvoir divergentes les deux hommes aboutissent à la rupture de Bazard en novembre 1831. Il meurt en juillet 1832. La plupart des adeptes sont restés fidèles à Enfantin, mais le mouvement est ébranlé.

D'autres difficultés tenaillent le mouvement. aux problèmes financiers s'ajoute l'hostilité des autorités qui ferment les lieux de prédication et mettent en accusation les chefs du mouvement en 1832.

Alors que les défections s'accélérent et que le *Globe* cesse de paraître en avril, une quarantaine d'adeptes se retire à Ménilmontant. Cet épisode paroxystique, proche du délire collectif, est l'occasion, outre de chants, de cérémonies et de conversations, de faire une nouvelle somme doctrinale qui servirait de Genèse et d'Évangile: *Le Livre Nouveau*.

L'aventure est interrompue par le procès et l'emprisonnement d'Enfantin et Chevalier pendant le deuxième semestre de 1832, ce qui marque la fin du saint-simonisme comme mouvement organisé.

La recherche de la femme messie et du mariage de l'Occident et de l'Orient mènent quatre-vingts saint simoniens à Constantinople puis en Egypte au sein de l'organisation des Compagnons de la femme en 1833-35. Certains restent une vingtaine d'années. Cherchant aussi le développement de l'Orient par les sciences et techniques, ils y laissent des traces durables. Enfantin, sorti de prison, tente de construire un barrage sur le Nil. D'autres fondent des fermes et réorganisent l'enseignement technique. Les réseaux saint-simoniens se déploieront également en Algérie suite au voyage d'Enfantin en 1839-1841 au cours duquel il préconise en vain une colonisation qui profite autant aux locaux qu'aux européens.

Pour résumé, ce mouvement naît, après la mort du philosophe, en 1825, de la convergence de trois courants : un courant historique incarné par Olinde Rodrigues, le plus ancien et le plus fidèle disciple ; un courant politique, représenté par Saint-Amand Bazard, ex-carbonaro, franc-maçon, républicain, engagé dans l'opposition à la Restauration ; un courant mystique, influencé par Prosper Enfantin, polytechnicien manqué, grand séducteur (Bazard n'a jamais rencontré Saint-Simon, Enfantin ne l'a approché qu'une fois). L'accord est scellé par un " dogme " en trois points :

- *" Toute institution sociale doit avoir pour but l'amélioration intellectuelle, morale et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre,*
- *Abolition de tous les privilèges de naissance sans exception (y compris l'héritage)*
- *A chacun selon ses capacités ; à chaque capacité selon ses œuvres "*

On peut identifier trois périodes du mouvement saint-simonien de 1825 à 1870 :

1825 à 1831 : la reformulation et la diffusion de la doctrine et la création de l'Eglise,

1831 à 1832 : la crise et la séparation de Bazard et d'Enfantin,

(1832 – 1833) la pratique ou la dérive des bons sentiments :

Incapables de développer la " ligne " ouverte par Saint-Simon et de la traduire en termes politiques, les saint-simoniens s'emploient à édifier une religion (une " religion du progrès ") et à se constituer en " église " forte de sa propre hiérarchie, de son culte, de ses rituels. Un désaccord marqué sur le rôle du mariage dans " le temple, l'état et la famille " et la rivalité pour la direction " suprême " du mouvement provoquent le départ en deux vagues des politiques et des historiques.

Reste Enfantin, pape du saint-simonisme, qui entraîne ses fidèles dans une " sainte retraite " à Ménilmontant. Dans la grande maison dont le Père a hérité et qu'il met à la disposition du groupe, quarante puis cinquante saint-simoniens veulent donner leur mesure à la face du monde, du moins des Parisiens. Ces jeunes bourgeois, refusant toute domesticité, tout enrichissement personnel, se mettent au travail selon une division, une discipline et une hiérarchie définies par le Père. Ils forment une sorte de franc-maçonnerie à ciel ouvert. Le dimanche, ils ouvrent leurs portes et 2000 curieux viennent assister à leurs travaux.

1833 à 1870 : la séparation de Chevalier et d'Enfantin et le passage à la pratique.

les Saint-simoniens sont des excentriques et des utopistes. On se souvient plus des bizarreries de Prosper Enfantin qui se faisait appeler le Père par ses disciples organisés en Église, que du Nouveau christianisme du comte Henry de Rouvroy de Saint-Simon.

On a retenu d'eux qu'ils prônaient l'abolition de l'héritage et du mariage, que leur retraite à Ménilmontant et leurs missions en uniforme faisaient d'eux les membres d'une secte dangereuse pour l'ordre public et menaçante pour l'ordre moral.

Ce tableau est insuffisant car les Saint-simoniens furent malgré tout aussi des hommes de science et d'action.

S'ils sont partis pour l'Orient à la recherche de la « Mère », à ce sujet il nous paraît indispensable de vous décrire ce concept particulier.

Ils avaient la conviction qu'il était nécessaire de changer le monde. Et, pour réussir dans cette entreprise si ardue, Enfantin comptait sur la nature spéciale des femmes. Son opinion était que Dieu représentait l'union entre l'esprit et la matière. Et pour que la matière fût égale en dignité à l'esprit et l'industrie à la science, il était nécessaire – qui en douterait ! – que Dieu fût simultanément homme et femme ; et seulement ainsi serait garantie l'égalité de l'homme (traditionnellement identifié avec l'esprit) et de la femme (chez qui on considérait que la partie matérielle prédominait).

Ils ont inventé et mis en pratique en Égypte pendant les quatre années de leur séjour, l'assistance technique et la coopération pour le développement. Ingénieurs, médecins, instructeurs militaires, ils se sont mis au service de Méhémet Ali pour moderniser l'armée, le système de santé, l'administration, l'industrie, et pour construire un barrage sur le Nil.

Ils n'ont pas creusé le canal de Suez qui a été l'oeuvre de Ferdinand de Lesseps et qui a été inauguré sans eux, mais ils en ont été les initiateurs et les premiers à en étudier le tracé.

Une épidémie de peste mit fin à leur entreprise collective et le gros de leur troupe, une centaine, rentra en 1836. Quelques uns restèrent et, autour de Lambert bey, mais ils jetèrent les bases d'une présence française durable .

Ils reportèrent alors leur rêve d'union de l'Orient et de l'Occident sur l'ancienne régence d'Alger que la Restauration venait de conquérir. Occupation restreinte ou

conquête totale, colonisation ou protectorat, la Monarchie de juillet ne savait pas encore vraiment que faire de cette conquête africaine.

Ils ne se rendirent pas en Afrique du Nord en corps constitué comme en Égypte. Urbain arriva en 1837 comme interprète militaire quelque jours avant la signature du traité de la Tafna avec Abd ekl Kader et quelques semaines avant la prise de Constantine, d'Eichthal en 1838, Enfantin fut nommé en 1839 membre de la Commission scientifique d'exploration.

Ils ne furent jamais très nombreux, mais ils jouèrent un rôle important et durable dans la connaissance du pays et dans la définition d'une politique coloniale. Leur participation scientifique fut importante à la découverte de l'Algérie , ainsi que leur rôle politique qu'ils y ont joué sous la Monarchie de Juillet, puis sous l'Empire.

La découverte d'un « autre Orient »

Les Saint-Simoniens ont pris une grande part dans la découverte de ce pays encore largement inconnu. Plusieurs d'entre eux firent partie de la Commission scientifique.

Outre Prosper Enfantin, il faut citer les noms de Berbrugger, archéologue, historien, qui a fondé la Bibliothèque et le Musée d'Alger, qui a créé la première revue d'histoire algérienne la Revue africaine ; les officiers arabisants, Péllissier de Reynaud, l'auteur des Annales algériennes ; Carette, topographe explorateur, le docteur Warnier, de Neveu.

Pays de plaines côtières, de montagnes et de grands plateaux, populations variées de Maures et Koulouglis, de Juifs et de Noirs dans les villes, de Kabyles et de Berbères dans les montagnes, d'Arabes dans les plaines et dans les confins du désert, qui eux pratiquaient un islam confrérique. L'ancienne régence d'Alger leur apparut comme un « autre Orient qui était différent de celui qu'ils avaient rencontré en Égypte. » Il l'était d'autant moins qu'à l'exception du bey de Constantine, l'administration civile et militaire turque avait quitté le pays, l'abandonnant aux nouveaux conquérants. Ils en tirèrent la conclusion que ce pays disposait de richesses agricoles et minières qui pouvaient être mises en valeur par les Français, mais que la présence d'une population autochtone anciennement et solidement implantée sur l'ensemble du pays et très attachée à l'islam, religion et cadre social, poserait un grave problème .

Que faire de cette population qu'il n'était pas question d'exterminer comme cela avait été fait en Amérique, ni de refouler vers le sud.

En Égypte, les saint-simoniens avaient été les hôtes du pouvoir en place, qu'ils avaient servi. En Algérie, ils étaient les auxiliaires d'une armée en campagne et d'une politique de colonisation qui avait besoin de terres pour les immigrants venus d'Europe. Comment sortir de ce piège car le Père Enfantin ne voulait ni renoncer à cette conquête qui offrait de vastes possibilités de mise en valeur agricole et industrielle, ni renoncer à ses idées de réconciliation de l'Orient et de l'Occident ?

Le dilemme n'était pas théorique mais il se posait avec une acuité tragique, car il fallait que l'armée vienne à bout des résistances qui s'étaient manifestées un peu partout et plus particulièrement de la résistance qui s'était organisée autour d'Abdel Kader.

La résistance de celui qui allait gagner le titre d'Émir trouvait sa légitimité dans la défense de l'islam et dans la construction d'un État moderne qu'il avait entrepris autour de Takdempt, ce qui était incompatible avec les projets saint-simoniens.

Les saint-simoniens découvrirent alors qu'ils ne se heurtaient pas seulement aux armées d'Abdel Kader mais à une population qui défendait son sol, ses terres, ses parcours, ses villes contre un envahisseur.

La guerre était devenue un préalable à la construction d'une Algérie développée et modernisée.

La colonisation par l'association

Enfantin d'abord, jusqu'à la chute de la Monarchie de Juillet, Ismaïl Urbain ensuite, sous le Second Empire et les débuts de la Troisième République, tentèrent de sortir de ce piège en imaginant une politique d'association qui, pour le premier, donnait la priorité à la colonisation, pour le second devait être mise au service des indigènes musulmans.

L'association imaginée par le Père Enfantin et qu'il a exposée dans son ouvrage au titre explicite *Colonisation de l'Algérie paru en 1843*, prévoyait l'installation de colons venus de France et des autres pays européens. Ils devaient se consacrer aux activités industrielles laissant aux indigènes l'agriculture et l'élevage.

Cette politique exigeait la réalisation de grandes infrastructures, routes, ports, chemins de fer, travaux d'irrigation et d'assèchement de marais. Elle exigeait également la paix, non pas seulement la conquête militaire du pays mais la conquête morale de ses habitants qu'il fallait traiter en concitoyens et plus en vaincus. Aidé par Urbain, Jourdan, Warnier, Carette, Enfantin tenta de convaincre Bugeaud de renoncer à sa politique de razzias et de « colonnes guerroyantes », qui

consistait à remplacer l'administration des grands chefs indigènes par celle des officiers français des Bureaux arabes.

N'y parvenant pas, il lança dans son journal L'Algérie, une campagne de presse extrêmement violente contre Bugeaud et, avec l'aide de Tocqueville, il monta un véritable complot parlementaire qui poussa Bugeaud à démissionner et à laisser la place au duc d'Aumale qu'il pensait acquis à ses idées.

Pendant les cinq mois qu'il passa à Alger comme gouverneur général, le duc d'Aumale n'eut guère le temps de mettre en oeuvre la politique indigène dont il avait chargé Urbain. Il eut en revanche la bonne fortune de recevoir des mains de Lamoricière la soumission d'Abdel Kader.

La révolution de février suivie de la démission du duc d'Aumale, sonna le glas des espoirs de la politique d'association d'Enfantin et ceux d'Urbain et des arabophiles.

La deuxième République décida que l'Algérie serait « à jamais une terre française », proclama la fin du régime militaire et adopta une organisation administrative proche de celle de la Métropole en érigeant les territoires civils en départements, arrondissements et communes, dirigés par des préfets, sous-préfets et maires.

L'Assemblée nationale vota un crédit de 50 millions pour créer 42 centres de colonisation. 13500 candidats à l'émigration furent transportés en 13 convois sur l'autre rive de la Méditerranée. La direction centrale des affaires arabes à Alger fut supprimée.

Politique indigène contre colonisation

Quoiqu'elle ait pu décider, l'Assemblée ne pouvait d'un trait de plume faire disparaître les indigènes d'Algérie, ses musulmans et ses tribus. La révolte de Zaatcha qui éclata en juillet 1849 et qui ne fut maîtrisée, qu'à l'issue d'un siège de plusieurs mois et au prix d'un massacre épouvantable rappela le gouvernement aux réalités. L'Algérie n'était pas pacifiée et les généraux reprirent à Paris et à Alger la direction des opérations militaires et celle des affaires arabes. Une deuxième chance s'offrait aux Saint-simoniens.

Elle fut saisie par Ismaÿl Urbain et les arabophiles en lieu et place du père Enfantin occupé par les projets du canal de Suez, par le développement du réseau ferré qui allait devenir le PLM et par la création de grandes entreprises capitalistes agricoles minière et bancaires en Algérie.

Converti à l'islam, marié à une constantinoise qui lui avait donné une fille, ayant sillonné l'Algérie avec les expéditions de la période de Bugeaud, l'interprète militaire Ismaÿl Urbain était devenu le spécialiste incontesté des affaires indigènes.

Pendant vingt ans, jusqu'à la chute de l'Empire, il s'attacha à mettre en oeuvre la politique arabophile qu'il avait définie et publiée dans des rapports officiels et des revues orientales et qu'il n'avait pas eu le temps d'appliquer sous l'autorité du duc d'Aumale.

Sous l'éphémère deuxième république, puis sous la première décennie de l'Empire, dans la discrétion du bureau des affaires arabes sous l'autorité du général Daumas, à la direction de l'Algérie, il suscita, conseilla un ensemble de mesures pour protéger les tribus contre les spoliations foncières, rénover leurs institutions judiciaires et religieuses, améliorer leur situation morale, sanitaire et matérielle par le développement de l'instruction en milieu tribal, par la formation de cadres, par une bonne administration fiscale, par l'exécution de travaux d'utilité publique, routes, puits, caravansérails.

En un mot, il voulait faire bénéficier les musulmans d'Algérie des « bienfaits » de la France pour qu'ils puissent devenir des citoyens, sans avoir à renier leur religion et leur statut personnel.

Algérie française contre Royaume arabe

Urbain fut remarqué par l'Empereur après son premier voyage en Algérie de septembre 1860 et après la publication de sa première brochure l'Algérie pour les Algériens.

Nommé conseiller rapporteur au conseil de gouvernement qui siégeait à Alger, il fut l'avocat des « indigènes » au sein du conseil qui siégeait auprès du gouverneur général et le correspondant officieux des arabophiles, en particulier du préfet Frédéric Lacroix et du colonel Fleury qui à Paris suivaient les affaires de l'Algérie pour l'Empereur et qui entendaient remplacer la colonisation par la « civilisation » des musulmans d'Algérie.

Sa deuxième brochure Algérie française, Indigènes et immigrants confirma le caractère indigénophile de la politique impériale et il fut choisi par l'Empereur comme interprète pour l'accompagner tout au long de son grand voyage de 1865 en Algérie.

Il prépara les deux grands sénatus-consultes de 1863 et de 1865 sur la propriété et sur la nationalité des indigènes d'Algérie ainsi que les instructions données aux

gouverneurs généraux Pélissier et Mac-Mahon sur la politique dite du Royaume arabe.

C'est alors qu'une violente campagne de presse se déchaîna contre lui à Alger.

Après la chute de l'Empire, Urbain quitta l'Algérie précipitamment, menacé de mort par les colonistes qui voyaient en lui un « défenseur du Royaume arabe », un de ces suppôts de l'Empire qui voulaient brader l'Algérie en la confiant à l'Émir Abd el Kader.

Il prit sa retraite, resta en France et poursuivit dans la presse, au Journal des *Débats* et dans *La Liberté* de son ami le saint simonien Isaac Péreire, sa campagne contre la politique d'assimilation de la Troisième République qui prit délibérément la parti de la colonisation européenne contre les algériens musulmans. Il ne revint à Alger que deux ans avant sa mort qui survint le 28 janvier 1884.

Car la bataille de toute la vie de ce métis de Guyane, converti à l'Islam, devenu saint simonien et qui avait fondé une famille franco-arabe, fut de créer une Algérie française, une société franco musulmane où les Algériens de toutes origines auraient pu vivre libres et égaux en citoyens français.

Cette utopie qu'il entreprit de transcrire en politique fut refusée par les Français d'Algérie parce qu'ils la trouvaient trop arabe et trop musulmane.

Pour appréhender le contexte de l'époque, il nous a semblé important de vous lire quelques parties d'un texte de notre monument national :

Victor Hugo

« Je crois que notre nouvelle conquête est chose heureuse et grande. C'est la civilisation qui marche sur la barbarie. C'est un peuple éclairé qui va trouver un peuple dans la nuit. Nous sommes les Grecs du monde, c'est à nous d'illuminer le monde. Notre mission s'accomplit, je ne chante qu'Hosanna. » « A lieu de faire des révolutions, on ferait des colonies ! Au lieu d'apporter la barbarie à la civilisation, on apporterait la civilisation à la barbarie ! (...) L'Asie serait rendue à la civilisation, l'Afrique serait rendue à l'homme. » (...)

Emparez-vous de cette terre. Prenez-la. A qui ? à personne. Prenez cette terre à Dieu. (...) Où les rois apporteraient la guerre, apportez la concorde. Prenez-la, non pour le canon, mais pour la charrue ; non pour le sabre, mais pour le commerce ; non pour la bataille, mais pour l'industrie ; non pour la conquête, mais pour la fraternité. »

3. Conclusion. Nous avons voulu élaborer celle-ci en deux parties

3.1 La part négative. Ou l'expression d'un intellectuel arabe contemporain.

La part prise par les saint-simoniens dans l'asservissement de la société algérienne a été centrale, tant dans la justification idéologique, que dans la production et la banalisation d'un sens commun colonial largement partagé, indépendamment de la mise en place stratégique des réseaux de la colonisation.

A cet effet, leur action en Algérie cède trop facilement le pas, comme en témoignent, encore aujourd'hui, de nombreuses études et publications, à une réputation de scientifiques, d'industriels, d'intellectuels ou de commis de l'Etat, altruistes, humanistes, guidés par l'esprit de « l'association universelle » et de « la fusion » de l'Orient et de l'Occident.

Une telle réputation relève du mensonge historique, A cet égard, l'idée de « l'association universelle », doit être sérieusement bousculée.

Cette notion au long cours historique, le plus souvent maniée comme une évidence, ne fonctionne-t-elle pas, encore aujourd'hui, comme un rapport d'inversion et de dissimulation de ce que fut la réalité coloniale? Peut-on sérieusement penser de cette « association » en la dissociant du « réseau de soumission » d'hier et des formes nouvelles qu'il prend aujourd'hui?

Association et soumission n'ont-elles pas été et ne sont-elles pas cette dualité, faussement contradictoire, du colonialisme, une sorte de dualité dans le même sens: la domination de l'Occident et son ethnocentrisme?

Le saint-simonisme, au-delà de ses variantes, dans son rapport à la question coloniale ne bénéficie-t-il pas à ce jour, dans les champs de la connaissance et de l'histoire des idées, au même titre que d'autres courants de pensée, héritiers ou non des Lumières, d'une impunité épistémologique qui lui permet de conserver à moindre frais et à trop bon compte, une sorte de pureté, de générosité et de noblesse d'intention?

Ultime interrogation, au-delà du saint-simonisme colonial, l'héritage intellectuel et politique de Saint-Simon a-t-il pu nourrir et justifier, positivisme oblige, les théories de l'exploitation et de la domination coloniales, tout en les occultant?

Il y a dans cette interrogation, il nous semble, une vaste exploration et réévaluation scientifiques à entreprendre sur les écrits, les idées, les courants de pensée et les actes, qui, tout en revendiquant l'héritage émancipateur des Lumières, ont légitimé, la domination et la négation des autres.

Seul un tel travail, pour peu qu'il s'appuie sur des procédures résolument critiques, contradictoires, pourra révéler que de nombreux discours drapés d'humanisme ou d'amitié .

3.2 La part positive

Dès 1832, Michel Chevalier dans le journal « le Globe » écrit: « *la Méditerranée va devenir le lit nuptial de l'Orient et de l'Occident* », les saint-simoniens y ont développé leur doctrine et leur action.

En Italie, ils ont influencé « La Jeune Italie» de Mazzini (*Revue d'économie politique* 1898) et appuyé Gioberti dans *Le Crédit* en 1848-1849. Dans *La France et le développement économique de l'Europe (1800-1914)*.

Ils ont, à la demande de Cavour, fourni des experts pour la création des chemins de fer et le développement du crédit.

En Égypte, ils se consacrèrent en fait à la modernisation du pays. Ils lancèrent le barrage sur le delta du Nil, le premier projet du Canal de Suez et l'Ecole Polytechnique du Caire. Certains apprirent l'arabe, se convertirent à l'islam.

En Algérie, leur action ne s'est pas limitée au domaine économique et a donné naissance à la politique du Royaume arabe de Napoléon III (cf *Ismāyl Urbain , une autre conquête de l'Algérie*, par Michel Levallois). Les fonds manuscrits d'Enfantin et d'Eichthal rendent compte de leurs débats sur la colonisation.

La mutation économique et politique de la Méditerranée à partir de 1870, prédite par Michel Chevalier, doit donc beaucoup aux investissements financiers, techniques et culturels des saint-simoniens.

Pour conclure nous dirions, que la Trace civilisationnelle *Occidentale et ethnocentrique* fut inscrite dans le socle culturel Oriental, en retour la Trace *spirituelle Orientale* s'est installée dans nos esprits d'occidentaux, et aujourd'hui loin des polémiques partisans, nous considérons Jean Luc et moi même, et plus particulièrement comme francs maçons, que nous sommes pour partie construits des conséquence de l'épopée saint simonienne, aussi nous considérons être des occidentaux orientalisés ou des orientaux occidentalisés .

Nous avons dit V.M

principaux écrits de Saint-Simon que nous avons parcourus.

Lettre d'un habitant de Genève à ses contemporains (1803) ;

- L'Introduction aux travaux scientifiques du XIXe siècle (1808) ;
- Une nouvelle encyclopédie (1810), dont il ne parut qu'une livraison ;
- De la réorganisation de la société européenne (1814), avec Augustin Thierry ;
- L'Industrie (1817) ;
- Le politique (1819) ;
- L'Organisateur, journal social (1820) ;
- Le Système industriel (1821) ;
- Le Catéchisme des Industriels (1824) ;
- Opinions littéraires, philosophiques et industrielles (1825) ;
- Le nouveau christianisme (1825).

Auteurs et historiens dont nous avons utilisé les travaux.

Durkheim.
Michel Levallois
Françoise Mélonio,
Gaël HILLERET
Antoine Pican,
Bruno Benoît
Hervé LE BRET
Smaïl Hadj Ali
Jean-Claude Fizaine
Henri Duveyrier
Philippe Régnier
H. Bourgin
Antoine Sfeir
Emmanuel de Witt

Revues

Le Globe
Le Producteur
Wikipédia